

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 153 — Samedi, 9 avril 1887
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

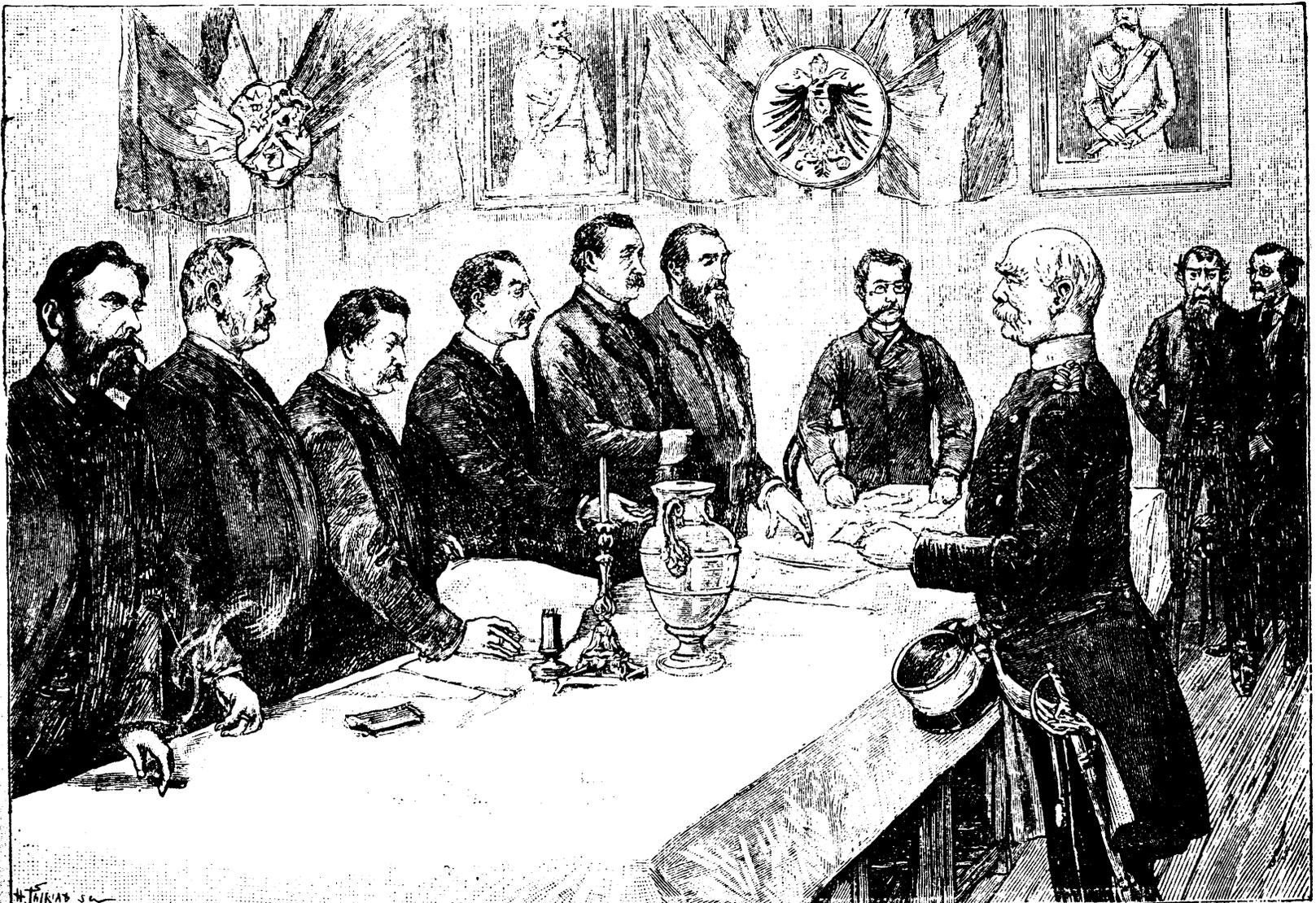
ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



M. PAUL FÉVAL, DÉCÉDÉ



LE R. P. BECKX, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, DÉCÉDÉ



LES ÉLECTIONS EN ALLEMAGNE.—LE PRINCE DE BISMARCK VENANT VOTER AU BUREAU DU LEIPZIGERGARTEN

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 9 avril 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Chronique, Charles Biquat. — Nos gravures. — Primes du mois de mars. — Les explorateurs contemporains, par Jules Gros. — Poésie : La Capricieuse, par J. B. Gaouette. — La mode pratique, par Cousine Jeanne. — Connaissances utiles. — Jeu de billard. — Jeu de dominos. — Comment s'habiller. — Choses et autres. — Le coin des enfants. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi.

GRAVURES — Portraits : M. Paul Féval ; Le Révérend Père Beckx, général de la compagnie de Jésus ; Le capitaine J. E. Bernier. — Le prince de Bismarck allant voter. — Massouah : Episode du combat de Saati ou fut exterminée la colonne de l'armée italienne. — Deux toilettes. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
88 Primes, à \$1	88

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

Nous regrettons qu'une sérieuse indisposition empêche M. Léon Ledieu de donner son ENTRE-NOUS, cette semaine.

CHRONIQUE

NOTRE pauvre terre est malade, et depuis quelque temps fait parler d'elle plus qu'il ne faudrait.

Après les tremblements d'Espagne et d'Italie, c'est dans le midi de la France que les secousses se sont fait sentir.

Le carnaval de Nice a eu un triste lendemain.

On a écrit tout ce qu'il y avait de triste à dire sur cette catastrophe, et j'espère que lorsque paraîtront ces lignes le calme et la quiétude seront revenus dans les esprits si justement épouvantés.

.

On a assigné aux tremblements de terre une infinité de causes. Les uns les ont attribués à l'eau, les autres au feu, d'autres à l'air.

Vous allez voir où je veux en venir !

Toutes ces causes agissent dans l'intérieur de la terre, car il y a, dit-on, dans le centre du globe de vastes cavités ; celles-ci pleines d'eau, celles-là d'exhalaisons gazeuses, quelques-unes de substances inflammables.

Pline attribuait les tremblements de terre, aussi bien que le tonnerre et les éclairs, aux émanations inflammables de substances sulfureuses capables de brûler spontanément, le phénomène n'était pas autre qu'un tonnerre souterrain.

D'autres pensent que les feux intérieurs forcent les eaux de l'abîme, qu'ils supposent au centre de la terre, à monter continuellement, pour fournir la matière des rosées, des pluies et des sources.

Si quelque obstacle s'oppose à leur ascension, l'eau de l'abîme s'agite, s'enfle, sort de son lit et, dans ses efforts pour s'étendre ou s'épancher, cause les tremblements de terre.

Suivez bien.

On a dit que lorsque les feux souterrains rencontraient accidentellement une masse d'eau, ils réduisaient cette eau en vapeurs, et que ces vapeurs avaient assez de force pour causer le phénomène.

On a cherché aussi à démontrer, par quelques expériences faites sur le poids et sur le ressort de l'air, que ces vapeurs avaient assez de force pour causer les tremblements de terre.

D'autres savants se sont prononcés pour le système qui admet pour seule cause l'électricité.

Puis on a prouvé que la vapeur produite par l'action des feux souterrains occasionnait les tremblements de terre.

La force expansive de la vapeur étant une trentaine de fois plus puissante que celle de la poudre à canon, cette force immense jointe à l'élasticité, est bien capable de produire l'ébranlement de la croûte terrestre.

Les tremblements de terre auraient les mêmes causes que les volcans.

Les tremblements de terre, en effet, se font peu sentir dans l'intérieur des terres où l'on trouve peu de volcans.

Leurs effets sont bien plus forts le long des côtes et c'est aussi sur les côtes que tous les volcans sont généralement situés.

Les savants ont étudié et traité toutes ces questions et, vous le voyez, on paraît aujourd'hui fort renseigné.

Eh bien ! non, vous ne l'êtes pas, les vraies causes de ce tremblement de terre, pour certaines gens, c'est le général Boulanger.

.

Dans l'antiquité, treize villes de l'Asie-Mineure furent renversées et englouties dans la terre entr'ouverte.

Sous le consulat de Marius, deux montagnes se heurtèrent avec bruit et se retirèrent avec non moins de fracas.

Sous le règne de Trajan, Antioche fut détruite de fond en comble, et sous celui de Justinien elle fut de nouveau renversée.

Quarante mille habitants restèrent sous ses ruines. Soixante ans plus tard, cette malheureuse ville, à peine rétablie, fut de nouveau détruite, et plus de cinquante mille personnes périrent.

En 1755, un épouvantable tremblement de terre vint jeter la désolation et la ruine dans la ville de Lisbonne.

La secousse eut lieu le 1^{er} novembre au matin. Toutes les églises furent renversées, ainsi que leurs clochers.

La plupart des édifices eurent le même sort. La moitié des maisons particulières fut pareillement renversée, et trente mille habitants périrent écrasés sous les décombres.

Deux heures après, le feu se manifesta dans trois endroits différents de la ville, et ce nouveau désastre acheva la ruine de cette malheureuse cité, dont une grande partie fut réduite en cendres.

Pour comble de malheur, le flux s'éleva au-dessus des plus hautes marées.

Tout un quai nouvellement construit fut englouti sous les eaux, entraînant quatre à cinq cents personnes qui s'y trouvaient, et dont on n'a jamais retrouvé les cadavres.

Trente ans plus tard, un tremblement de terre désola les deux Calabres et une partie de la Sicile. La ville de Messine fut à moitié ruinée.

Des montagnes se fendirent, d'autres s'enfoncèrent dans la terre, des vallées furent comblées de débris.

Beaucoup d'habitants perdirent la vie, soit par la chute des édifices, soit dans les abîmes qui s'ouvraient sous leurs pas.

Une éminence sablonneuse située près des ruines de l'ancienne Oppido, éminence qui avait 300 mètres de circonférence et 125 de hauteur, fut transportée à une lieue de distance dans la plaine de Bassano.

Ah ! que de mal il a fait ce général Boulanger si c'est en lui et non pas dans le feu de la terre qu'il faut voir les causes des tremblements qui ont ruiné tant de pays et fait tant de victimes !

.

Des historiens nous racontent que beaucoup d'habitants des campagnes durent leur salut aux avertissements que leur donnèrent les cris des oiseaux de basse-cour, qui couraient dans les champs comme s'ils perdaient la raison, le peu de raison que les poules peuvent avoir.

Avertis par ces signes, hommes et femmes se hâtèrent de sortir de leurs maisons.

Au dernier tremblement de terre de Nice, les mêmes faits se sont produits.

Quand l'âge arrive, mes chers lecteurs, les cheveux tombent et les illusions les suivent, du moins à ce qu'affirment certains blasés qui ne croient plus à rien.

Quand à moi, il me semble que, pour les braves gens, et nous sommes tous de braves gens, n'est-ce pas ? les illusions augmentent à mesure que coulent les années.

Prenez les choses par leur bon côté au lieu d'aller toujours chercher le mauvais, comme les littérateurs du naturalisme, et, plus vous avancez, plus vous trouverez à la vie des consolations et des émerveillements.

Serez-vous dans la vérité, vous égarerez-vous dans l'illusion ? Qu'importe, allez toujours, il vaut mieux être parmi les trompés qu'avec les trompeurs. Mettez donc des verres roses à vos lunettes et jamais des verres noirs.

Vous en vivrez plus heureux et vous vous en porterez mieux.

.

En attendant, faites-moi le plaisir de travailler ferme, et devenez riches si vous le pouvez.

A vous qui êtes pauvres, à vous qui pour cela avez toutes nos sympathies, à vous fils des humbles, je dirai : travaillez dans le sillon qui vous est tracé.

Chacun concourt à l'œuvre commune dans la mesure de ses forces, de ses moyens.

Prenez bien ceci pour une vérité et non pour une consolation banale, le bonheur est dans l'accomplissement du devoir, et la satisfaction véritable est en raison directe de l'effort accompli.

Celui-là est sincèrement heureux, qui doit sa prospérité, celle de sa famille, à son travail. J'en appelle à vous tous qui, après la rude journée de fatigue, venez le cœur libre, pleins du juste contentement de vous-mêmes, poser un baiser, votre récompense, sur le front de ce petit être qui devra à votre énergie, à votre labeur, le moyen de devenir à son tour un honnête homme et un bon citoyen.

.

Plus que jamais la Russie est devenue le pivot de la politique européenne. Elle domine d'autant plus la situation qu'elle est maîtresse d'elle-même et libre de tous engagements. Cette indépendance, officiellement proclamée, est en ce moment le contrepoids et le régulateur de tous les éléments de perturbation en Europe. La politique du czar est essentiellement, à l'heure présente, une politique d'observation et d'expectative. Il a devant lui un but qui a toujours été et qui sera toujours l'extension de l'empire moscovite en Orient. La région des Balkans, ou du moins la partie de cette région, confinant à la mer Noire et conduisant à Constantinople, doit nécessairement être soumise à son influence, sinon placée sous son patronage immédiat. Là est pour lui la question bulgare tout entière.

Une entente entre le czar et l'Autriche, qui convoite de son côté la zone occidentale, longeant l'Adriatique et touchant à la Grèce, serait une solution logique ; on y arrivera peut-être un jour, mais il y a de nombreux obstacles à aplanir avant que le rapprochement s'opère sur ce terrain entre la Russie et l'Autriche.

.

Le comité technique autrichien s'occupe en ce moment d'une invention bien digne d'éveiller l'attention : il s'agit d'expériences faites sur un pare-balles qui non-seulement serait impénétrable aux projectiles, mais qui serait en même temps d'une telle légèreté qu'il pourrait être transporté sans qu'il fut nécessaire d'augmenter sensiblement le train régimentaire.

D'après l'inventeur, ce pare-balles servirait aussi bien dans l'attaque que dans la défense.

Il y a quelques semaines, ce pare-balles fut soumis à un tir d'épreuve. Huit coups de carabine Werndl furent tirés à dix, vingt, cinquante et cent pas de distance ; le pare-balles résista parfaitement ; aucun coup ne le traversa ni même le déforma.

Le comité technique va continuer ses expériences, dit-on, en soumettant le pare-balles au tir des obus à balles.

L'appareil se compose d'un matelas de quel-

ques ce
il n'est,
Certain
nétrable
limites.



Il a
placem
lui, et

Le
suites,
c'est-à-

Il en a

En
suites

cienne
nouvel

donné
a souf

Allema
lui don

Le
vertu,

somm

En

tait p

charge

la Cor

droit à

suisse.

derled

au Co

été tra

Le

était c

réguli

regle,

gieuse

s'épar

Son fr

fins et

les po

phis p

ceur e

C'e

est m

posé

les m

appan

pelet

Pa

des f

parta

grand

Dum

Re

ans,

comm

son g

la ba

Il

publi

notari

Lona

réput

et le

furen

M

Boss

fin d

ques centimètres d'épaisseur, revêtu de treillis gris ; il n'est, en apparence, rempli qu'avec du coton. Certain procédé chimique rendrait le coton impénétrable aux balles, tout au moins dans certaines limites.

CHARLES BIQUAI.



LE RÉV. PÈRE BECKX

L Rév. Père Beckx, général de la Compagnie de Jésus, est décédé le 5 mars, à Rome. Il était né le 8 février 1795, à Sèchem, en Belgique ; et il faisait partie de la Compagnie depuis le 29 octobre 1819.

Il avait été élu général le 2 juillet 1853, en remplacement du Rév. Père Koothan, Belge comme lui, et qui venait de mourir.

Le généralat du P. Beckx a été, pour les Jésuites, comme le pontificat de Pie IX pour l'Eglise, c'est-à-dire le plus long que compte la Compagnie. Il en a été aussi l'un des plus féconds.

En ces trente-trois années, le nombre des Jésuites a plus que doublé, plusieurs de leurs anciennes provinces ont été rétablies, des missions nouvelles ont été créées, un grand essor a été donné à leur enseignement ; enfin, la Compagnie a souffert, en Italie, en France, en Espagne, en Allemagne, etc., le Kulturkampf, qui n'a fait que lui donner plus de relief et plus de force.

Le R. P. Beckx était un prêtre d'une haute vertu, d'un grand savoir, d'une expérience consommée et un administrateur de premier ordre.

En 1883, comme son grand âge ne lui permettait plus de supporter les fatigues de la lourde charge qui lui incombait, le R. P. Beckx convoqua la Congrégation générale, qui nomma vicaire, avec droit à la succession, le R. P. Anderledy, d'origine suisse. L'année suivante, il confia au R. P. Anderledy la direction de la Compagnie et se retira au Collège germanique qui, depuis six mois, avait été transféré dans l'ancien hôtel Costanzi.

Le Père Beckx, âgé de quatre-vingt-douze ans, était de taille moyenne. Sa figure était douce et régulière. A un âge où la nature, à défaut de la règle, proteste contre les austérités de la vie religieuse, on sentait, on voyait que ce vieillard ne s'épargnait ni les privations ni les macérations. Son front était large et haut, ses yeux petits, mais fins et perçants, son nez aquilin et un peu long, les pommettes saillantes, une bouche mince. Sa physionomie respirait à la fois une grande douceur et une énergie souveraine.

C'est dans une petite chambre de cet hôtel qu'il est mort. Le corps du R. P. Beckx avait été déposé à terre, sur un tapis de velours noir. Dans les mains jointes, on avait placé un crucifix ayant appartenu à saint Louis de Gonzague, et un chapelet donné au défunt par Grégoire XVI.

PAUL FÉVAL

Paul Féval, qui vient de mourir dans la maison des frères Saint-Jean-de-Dieu, en France, se sera partagé la faveur des lecteurs de romans avec les grands romanciers de sa génération : Alexandre Dumas, Eugène Sue, etc.

Reçu avocat à Rouen, sa ville natale, à dix-neuf ans, il quitta le barreau deux ans après pour entrer comme commis dans une maison de banque ; mais son goût l'entraînait vers la littérature et il quitta la banque.

Il écrivit d'abord quelques nouvelles originales, publia des feuilletons qui obtinrent un vif succès, notamment le *Loup Blanc* et les *Mystères de Londres*, puis enfin les romans qui portèrent sa réputation dans le monde entier : le *Fils du Diable* et les *Amours de Paris*, surtout le *Bossu*, qui furent traduits en plusieurs langues.

M. Paul Féval s'est essayé au théâtre ; à part le *Bossu*, ses ouvrages obtinrent peu de succès. A la fin de 1876, Paul Féval se mit à écrire des romans

Cet excellent marin, vieux loup de mer, quoique n'ayant pas encore atteint la quarantaine, est connu de tout le monde depuis Québec jusqu'à Liverpool.

Né à l'Islet, le 1^{er} janvier 1852, J. Elzéar Bernier a été nommé capitaine au long cours à l'âge de dix-sept ans et demie, et a depuis ce temps commandé vingt-trois navires. Le capt. Bernier a traversé l'Atlantique quatre-vingt-treize fois, et chacune de ses voyages a été des plus heureux. La durée moyenne de ses traversées a été de vingt-deux jours et demi. Depuis l'âge de douze ans il a consigné soigneusement toutes ses observations dans son journal de bord.

Le brave capitaine Bernier appartient à une famille de marin.



LE CAPITAINE J. E. BERNIER

GARDIEN DES DOCKS, A LÉVIS

Son grand-père, J. B. Bernier, a commandé son navire toute sa vie. Les capitaines Thomas et Joseph Bernier tiennent encore la mer, ainsi que J. B. Bernier, ancien pilote de la ligne Allan.

Aujourd'hui, le capitaine Bernier dit adieu à la mer, non sans regret sans doute, mais la position qu'on vient de lui offrir et qu'il a acceptée, celle de gardien des Docks du port de Lévis, le consolera un peu de son inactivité relative.

Certes, on ne pouvait faire un meilleur choix, aussi cette nomination a-t-elle été approuvée par tous les marins, et pas un des aspirants à cette place n'est jaloux de son confrère.

Nos meilleurs félicitations au brave capitaine Bernier.

religieux : " J'ai trouvé, écrivait-il, mon chemin de Damas, sur les ruines de l'empire ottoman." Le célèbre romancier avait près de soixante-dix ans. Il était officier de la Légion d'honneur.

AFFAIRE DE MASSAOUAH

Quoique nous ayons déjà parlé du combat Saati, près de Massaouah, où trois compagnies de soldats italiens, munis d'armes perfectionnées, succombèrent sous l'attaque de vingt mille barbares du désert africain, nous avons cru devoir y revenir et faire une gravure qui représente l'un des épisodes de ce combat retentissant. Nous n'en ferons pas de nouveau le récit que nous avons publié, lequel a été confirmé par le rapport du général Gené.

Comme nous l'avons dit, l'émotion a été profonde dans l'Italie, qui voit ainsi ses essais de colonisation compromis pour longtemps, et qui pleure ses braves enfants massacrés.

Aussi quand à Naples, une dépêche de Messine annonça l'arrivée prochaine du navire portant les blessés de ce terrible drame, les habitants se préparèrent à leur faire un sympathique accueil. En effet, quand le long cortège des voitures d'ambulance sortit de l'arsenal pour se rendre à l'hôpital, une foule innombrable, respectueuse et silencieuse, fit la haie sur son passage, présentant des drapeaux nationaux à ses héroïques défenseurs. Tous les yeux se mouillèrent de larmes.

Le fleuve Jourdain.—Ce fleuve de la Palestine dont il est si souvent parlé dans l'histoire sainte, prend son origine du mot Hébreu, Jarden, qui veut dire qui descend. En effet, à sa source, ce fleuve est à 1,700 pieds au-dessus du niveau de la mer méditerranéenne, et à son embouchure, dans la mer Morte, à 1,300 pieds, en dessous de ce niveau, ce qui fait une chute de 3,000 pieds sur une longueur de 200 milles. Peu de rivières ont une pente aussi rapide, surtout, comme le Jourdain, sans cataractes ou cascades. Environ les deux tiers, et l'on dit même les quatre cinquièmes de la vallée est en dessous du niveau de la mer ; en sorte que si l'on creusait un canal de la vallée à la mer la plus grande partie de cette vallée serait submergée. Il est même question de mettre le projet à exécution pour créer une mer intérieure. Le seul obstacle provient des populations qui s'opposeraient à cette inondation d'un sol sacré. La source du Jourdain est près d'Hasbeya.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de MARS a eu lieu le 2 avril, dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	27,613.....	\$50
2e prix, No.	2,239.....	25
3e prix, No.	6,333.....	15
4e prix, No.	9,393.....	10
5e prix, No.	5,535.....	5
6e prix, No.	17,766.....	4
7e prix, No.	6,439.....	3
8e prix, No.	2,266.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

562	5,145	8,766	13,717	18,023	23,876
760	5,347	9,697	13,888	18,567	24,014
761	5,413	9,975	14,055	18,615	24,612
1,134	5,549	10,853	14,184	19,982	24,716
1,322	5,686	11,533	14,796	20,125	24,961
1,759	6,094	11,566	15,459	20,188	26,002
3,788	6,360	11,676	15,586	21,310	26,182
3,874	6,538	12,518	15,706	21,505	26,211
4,086	6,903	12,598	16,386	22,226	26,258
4,257	7,122	12,706	16,715	22,349	26,313
4,550	7,385	13,172	17,195	22,512	26,555
4,754	8,386	13,185	17,287	22,767	27,403
4,829	8,517	13,196	17,686	23,413	27,590
4,948	8,597	13,686	17,773	23,519	27,963
5,082	8,611				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de mars sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

La conscience est la trésorière de notre âme ; ne lui donnons à garder rien qui ne soit de bon aloi ; jamais de fausse monnaie.—ED. CHARTON.

Toute étude qui ne contribue pas à nous rendre de plus en plus gens de bien, ne mérite pas le nom de philosophique.—BOLINGBROKE.



MASSAOUAH (AFRIQUE).—ÉPISODE D'UN COMBAT DE SAATI OÙ FUT EXTERMINÉE LA COLONNE DE L'ARMÉE ITALIENNE

LES

M

la pe
dent
tarou
les e
digèr
au g
prise
Il
Map
deux
com
men
dent
apoc
terre
fertil
essen
par l
D
a do
plus
Il
D
dess
cher
prép
tion
indu
tives
café
taire
(4 ré
A
sitiv
esth
sein
rivie
pois
kilo
que
plei
D
lent
De
serv
(Pr
J
la
jour
fait
tous
dan
la c
men
la r
pou
vou
dan
V
ave
que
Pay
bur
hon
M
—
insc
que
I
la
s'ét
rég
C
fiée
des

LES EXPLORATEURS CONTEMPORAINS

LES GUYANES ET L'AMAZONIE

VOYAGE DE M. H. COUDREAU

II

DE Mapa à Macapa constitue un voyage que ni Français, ni Brésilien, ni aucun blanc n'avait jamais fait avant M. Henri Coudreau.

Ce voyageur remonta la grande Mapa, la petite Mapa, les dix ou quinze lacs qui s'étendent entre le village de Mapa et la rivière de Tartarougal. Il étudia les savanes de cette contrée, les exploitations de caoutchouc, la population indigène qui, un mois après, envoyait deux pétitions au gouvernement français, à l'effet d'obtenir la prise de possession administrative du pays.

Il est bon de savoir que Mapa et Couani font ensemble deux ou trois millions de commerce annuel, que les immenses savanes qui s'étendent ininterrompues de l'Oyapock à l'Araguari, sont des terres non seulement des plus fertiles, mais surtout saines et essentiellement colonisables par les blancs.

Dans ces prairies, l'élevage a donné déjà les résultats les plus merveilleux.

Il n'y a pas que cela.

Dans la prairie, point de dessèchement, point de défrichement, point de travaux préparatoires. Facilités exceptionnelles pour les cultures industrielles les plus lucratives : cacao, tabac, coton, café ; et les cultures alimentaires générales, manioc, maïs (4 récoltes par an), riz, etc.

A côté de ces richesses positives, il faut citer la richesse esthétique de cette région. Au sein de l'immense savane, des rivières parallèles pleines de poissons sont bordées sur un kilomètre de largeur, sur chaque rive, de hautes futaies pleines de gibier.

Des monticules épars émaillent un horizon toujours varié. De vastes cantons sont préservés des insectes nuisibles (*Pragas*).

Joignez à cela des côtes où la population indigène, aujourd'hui si peu nombreuse, fait des massacres de poissons tous les ans pour ne prendre dans le fameux *machoiran* que la colle qui entre dans le commerce, le reste étant rejeté à la mer, et vend chaque année pour un million de cette colle :

vous aurez une idée lointaine de la vie qui attend dans ce pays les émigrants européens.

Vie heureuse et facile que l'on peut entreprendre avec ses bras, sa bonne volonté, son audace et quelques pièces de cent sous pour tout capital ! Pays sans lois, sans maîtres, sans hiérarchie, sans bureaux, sans paperasses, où tout le monde est honnête et porte la tête haute !

M. Coudreau a écrit quelque part :

—Quand je serai, pour une assez forte somme, inscrit au grand-livre, c'est à Couani ou à Mapa que j'irai passer mes jours.

De Tartarougal le voyageur s'en alla explorer la région, jusqu'alors totalement inconnue, qui s'étend entre la rivière lacustre et l'Atlantique, région appelée des terres du Cap nord.

C'est un pays aux terres incomplètement solidifiées, où vivent tous les monstres des tropiques : des crocodiles de dix mètres qui attaque l'homme,

des boas gigantesques (*sucurijus*) atteignant jusqu'à 25 mètres de longueur, des lamantins énormes, des *pirarucu* pouvant fournir 50 kilos de viande comestible.

M. Coudreau découvrit à l'embouchure de l'Amazonie un grand lac communiquant à la fois avec ce fleuve et avec l'Araguari, lac où pourraient évoluer toute les flottes réunies du monde entier.

Ce lac est entouré de riches prairies : il est semé d'îles qui forment autant de bouquets de verdure.

Une seule famille essaye actuellement d'exploiter les incalculables richesses de cette région privilégiée.

De là le voyageur se rendit à l'Araguari que le célèbre Mentelle n'avait pas pu remonter. Il alla jusqu'au pied de la première chute, qui tombe de 15 mètres de hauteur sur une largeur de plus de 1 kilomètre. Puis il étudia la colonie militaire de *Pedro II d'Araguari*, qu'il trouva dans un état de désarroi qui suffit à prouver que le gouvernement de Rio-Janeiro n'est pas autrement intransigeant

cessités par un si long voyage à travers le plus inhospitalier des déserts.

On arriva bientôt à la fin de la bordure forestière qui égayait les bords de rivière, puis on passa par une garenne servant de translation entre la forêt et la savane.

Tout à coup la garenne s'éclaircit ; les arbustes de la prairie devinrent rachitiques et l'on se trouva en face d'horizons infinies, tristes, monotones. Quelques basfonds de palmiers accidentaient seuls insuffisamment le paysage, et les voyageurs savaient qu'ils allaient avoir ce tableau sous les yeux pendant six mortels jours !

Quand la chaleur devenait insupportable, on installait sous un des maigres arbustes de la savane une espèce de tente à l'aide de deux moustiquaires. C'est ainsi qu'on se procurait un peu d'ombre, mais une ombre chaude et sèche, sous laquelle les malheureux essayaient de dormir.

Les yeux, qui ne pouvaient se fermer, se promenaient mélancoliquement sur des amphithéâtres broussilleux où formait ses taches rousses une végétation naine, au milieu de marbrures blanches ou noires des champs crayeux ou des roches ferrugineuses.

Ailleurs, le regard s'arrêtait sur de vagues ondulations qui se détachaient à peine du second plan, formé de collines de même aspect.

Au loin, ce paysage désolé se fondait dans le plan général d'un horizon qu'une pluie de lumière couronnait d'une atmosphère scintillante et poudreuse.

Quelques grands arbres isolés dans la savane apparaissaient et disparaissaient tour à tour, selon que les nuages adoucissaient ou laissaient étinceler l'éclair aveuglant du soleil.

Pas un chant d'oiseau ni d'insecte ! mais, parfois une biche qui passait inquiète sur un côteau, comme la gazelle au Sahara !

L'herbe était médiocre, comme dans la plus grande partie des savanes. Toute appropriation par le détail manqua absolument.

A midi les champs de sable rouge prenaient des aspects de fournaise, on l'entendait crier et se mouvoir sous les pieds, et toujours des arbustes de plus en plus maigres, des ondulations de plus en plus molles et des horizons infinis !

Mais reprenons le récit de cette marche douloureuse :

Ils incendièrent en grand la savane.

Quand arriva l'heure du repas de midi, et que le soleil fut au méridien, on fit halte.

Nul nuage n'obscurcissait le ciel, mais bientôt d'immenses tourbillons de fumée envahirent les quatre coins de l'horizon. Le crépitement de l'incendie, les ronrons de la flamme, se faisaient seuls entendre sous la voûte céleste qui s'estompait et se noircissait de plus en plus.

La flamme rouge s'avancit en conquérante, parfois semblait s'arrêter et mourir devant un obstacle infranchissable, puis joyeux, dévorant les champs de roseaux des marécages, s'élevait vers le ciel comme pour s'unir au firmament de fumée.

La fournaise mobile marchait lentement, moins vite qu'un homme à pied, mais elle était tenace, passait les ruisseaux, et bientôt obligea la caravane à lever son camp, sous la pluie, qui vint à propos éteindre l'incendie.

Les effets d'un voyage si pénible ne tardèrent pas à se faire sentir ; les pantalons et les chausures ne tinrent bientôt plus et tombèrent en lambeaux. Un des soldats fut pris d'une fièvre vio-



Tous étaient fatigués ou malades, mais il fallait marcher ou mourir.—(Page 390, col. 1).

à l'endroit des terrains contestés franco-brésiliens, bien que cette colonie soit établie sur notre territoire.

Pour tout canon on y trouve un canon de fusil fixé sur un billot. On s'en sert : 1^o le jour de la fête de don Pedro, et 2^o le jour de la fête de saint Barnabé, patron de la localité.

Les treize soldats qui composent le poste ont six fusils qui ne tuent pas les tigres.

La caratéristique de la colonie est un immense drapeau brésilien planté à la cime d'un mât, sur une hauteur.

De la colonie, le voyageur se rendit à Macapa par une immense savane sèche, nue et déserte. Pendant les sept jours qu'il mit, à pied, pour parcourir ces 140 kilomètres, il eut tout le temps de se livrer à ses réflexions philosophiques.

Les soldats du poste brésilien l'accompagnaient ; ils perdirent une journée à faire les provisions né-

lente qui devait le tuer en route. Il fallait s'arrêter à chaque instant pour attendre.

Le paysage continuait à s'attrister, ne présentant plus que des arbustes dépouillés, comme morts et attendant l'hiver pour reverdir.

Le pèlerinage se poursuivait silencieux. Tous étaient fatigués ou malades. Mais il fallait marcher ou mourir.

Les soldats se traînaient péniblement, pieds nus, sabre au côté.

On marchait parfois une journée pour trouver une mare d'eau, et encore la mare était desséchée. C'était bien là le désert, 200 kilomètres sans une maison habitée ! jamais plus d'un voyage par mois dans ce petit Sahara où les voyageurs ne suivent pas toujours l'estrade et prennent souvent des raccourcis.

Ils passèrent un jour entier sans eau.

Qu'on imagine un voyageur égaré ou malade dans ces solitudes. C'est bien le désespoir et la mort ! Nul salut à espérer !

Le cinquième jour du voyage, trois heures avant le lever du soleil, les voyageurs continuèrent à cheminer devant eux, dans le vide, à l'infini, sans arriver, et M. Coudreau avoue qu'il trouvait cette occupation stupide.

Le crépuscule — car dans ces contrées il y a bien une heure entre le coucher de la lune et le lever du soleil — le crépuscule, dis-je, était épouvantablement triste et enfonçait dans l'âme des voyageurs encore plus profondément le dégoût et l'ennui.

Le soleil avait beau monter dans le firmament et l'illuminer de ses rayons, lui qui réjouit d'ordinaire le cœur de l'homme, jetait dans la tristesse et le découragement le voyageur fatigué.

La provision de force et de nourriture était épuisée, et pourtant il fallait marcher par la chaleur, la faim, la fatigue physique et morale.

La troupe désespérée arriva enfin à une habitation, le sixième jour de son exode.

Mais tous étaient indifférents à l'endroit où ils se trouvaient et à l'heure. Ils se laissèrent tomber mornes, inertes, vaincus, ayant besoin de tout et indifférents à tout, l'âme opprimée et prostrée ! Un homme seul dans cette situation se laisserait mourir.

Le possesseur de ce domaine, le senhor Dos Reys, fazendeiro, reçut les malheureux avec une touchante hospitalité. Ils passèrent dans son habitation une journée entière et en sortirent reconfortés.

Le senhor fazendeiro jouissait d'ailleurs d'une grande aisance, car il avait mille têtes de bétail, des plantations de tabac et de manioc, des bouquets d'accajou et pour compléter ces richesses, six demoiselles à marier.

M. Coudreau reprit avec son escorte le sentier douloureux.

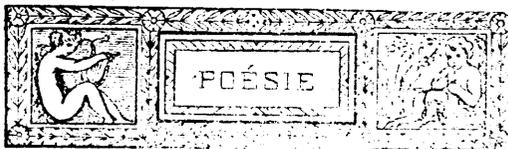
Bientôt le soldat malade s'arrêta, incapable d'aller plus loin. Trois jours plus tard, un de ses camarades revint le chercher, il était mort !

JULES GROS.

(A suivre)

La femme.—Lorsque Dieu, plein d'amour pour l'homme, voulut lui faire son premier don, il donna la femme pour semer son chemin de fleurs et illuminer son horizon. L'homme fut le seigneur et la femme l'ange du Paradis Terrestre. Lorsque la femme succomba à sa première faiblesse, Dieu permit que l'homme commit son premier péché, afin qu'ils vécussent réunis. Ensemble, ils sortirent de ces demeures splendides, les pieds chancelants, le cœur serré de tristesse, les yeux pleins de larmes ; ensemble, ils traversèrent les jours la main dans la main, tantôt battus par les vents et les tempêtes, tantôt doucement entraînés par les flots paisibles. En frappant l'homme prévaricateur de la verge de sa justice, en lui fermant la porte du jardin de délices qu'il lui avait préparé de ses propres mains, Dieu, touché de pitié, voulut que quelque chose lui rappelât toujours le suave parfum de ces angéliques demeures : il lui laissa la femme afin qu'en la voyant il pensât au paradis.

La vie se passe en absence ; on est toujours entre le souvenir et l'espérance ; on ne jouit jamais.—Mme du DEFFAND.



LA CAPRICIEUSE

(Air à faire)

Ie. COUPLET

Quand je vous vois, petite,
Fixer sur moi vos yeux,
Alors mon cœur palpite
Et je me sens heureux.
Mais si j'ose, méchante,
Vous dire un mot d'amour,
Vous prenez l'épouvante
Et me criant : Bonjour !

Ile. COUPLET

Quand je parle et ricane
Avec un beau minois,
Vous causez la chicane
En m'appelant *sournois* !
Mais si j'entre en colère
Un instant contre vous,
Votre bouche profère
Aussitôt des mots doux !

IIIe. COUPLET

Quand je pleure ou soupire,
Vous riez aux éclats,
Et quand je ris, c'est pire,
Vous pleurez comme un glas...
Quand je dis : Je désire
Vous entendre chanter,
Vous vous mettez à lire
Ou bien à méditer !

IVe. COUPLET

J'ai subi vos caprices
Pendant neuf mois, hélas !
Mais de ces sacrifices
Aujourd'hui je suis las !
Je préfère une amante
Au cœur loyal et doux,
Qui ne soit pas pédante
Ni folle comme vous !

Avril 1887.

J. B. CAQUETTE.

LA MODE PRATIQUE

LA ROBE D'INTÉRIEUR



Il est absolument de mode et de bon ton aujourd'hui de s'habiller soigneusement chez soi. On a raison. Pourquoi ne pas réserver pour la famille un peu de cette coquetterie que l'on déploie si facilement en l'honneur des indifférents ? Donc, on affecte dehors une simplicité, une correction de bon goût, et dans l'intérieur on se permet, surtout les jours de réception, la fantaisie élégante, les couleurs claires.

La classique robe de chambre, considérée, comme *peignoir* n'est de mise que le matin. Encore les femmes pratiques lui préfèrent-elles un costume tout aussi commode et moins "laisser-aller," avec lequel elles peuvent paraître plus convenablement devant un visiteur imprévu ; — je veux dire une sorte de matinée, non point tout à fait semblable à celles qui se vendent toutes confectionnées et qui sentent encore trop le cabinet de toilette ; mais une robe composée d'une jupe amazone, ample et assez longue, et d'une sorte de casaque cintrée derrière, flottante et froncée devant, nouée à la taille par un ruban, à moins qu'on préfère le genre blouse russe également très joli. On proscriera les volants, les plissés, les garnitures. On s'en tiendra à trois ou quatre rangs de grosses piqûres, et les poignets, le col en velours soit sur un ton, soit de fantaisie.

On peut aussi faire l'empêchement, et les manches, tablier avec poignets plus ou moins hauts, c'est-à-dire depuis cinq jusqu'à vingt centimètres. Je ne recommande pas ces derniers pour l'été.

Les étoffes à employer sont, selon la saison, l'uni, en petits draps, lainages, foulards et franges. Voici la mode pour le mélange des nuances à employer comme fond et garniture. Gris et gros vert ; héliotrope et noir ; bleu de ciel et violet foncé ; rose et mousse ; vieil or et loutre. Le gris nouveau est œil de chat ou aigue marine.

Toutes les formes, quelles qu'elles soient, doivent respecter le goût du jour qui exige des devants très étoffés.

COUSINE JEANNE.

Il faut aimer ses amis, comme les vrais amateurs aiment les tableaux. Ils ont les yeux perpétuellement attachés sur les beaux endroits et ne voient pas les autres.—Mme d'EPINEZ.

Les femmes sont dix fois plus fausses et plus trompeuses entre elles que vis-à-vis des hommes ; nous, au contraire, nous avons plus de loyauté entre nous que vis-à-vis des femmes.—RICHTER.

CONNAISSANCES UTILES

Pommes de terre aux œufs.—Mettez un bon morceau de beurre dans la poêle ; chaud, faites-y brunir quelques oignons. Coupez en tranches des pommes de terre cuites dans leur pelure, nettoyées et refroidies. Jetez ces tranches dans la poêle. Répandez dessus les jaunes bien battus de deux œufs. Salez, poivrez ; faites dorer sur les deux côtés.

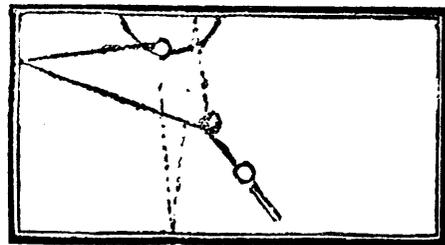
Pour arrêter le hoquet.—Un journal de médecine indique un moyen bien simple et en même temps très expéditif pour arrêter le hoquet. Quelle que soit la cause qui le prodigise, il suffit de rafraîchir le lobe de l'oreille pour le faire cesser instantanément ; on peut produire le refroidissement en y appliquant un corps froid ou un peu d'eau fraîche ou même de la salive.

Taches d'huiles. Taches de cambouis.—Pour enlever les taches d'huile, on se sert de craie en poudre, de tale en poudre ou bien de papier non collé. On met une forte pincée de craie ou de tale sur la tache, on recouvre d'une feuille de papier et on donne un coup de fer ; on peut aussi chauffer ce papier avec le dos d'une cuiller dans laquelle on a placé quelques charbons allumés. Pour les taches de cambouis (vieille graisse de porc fondue pour graisser les roues), passer la lame d'un couteau sur la tache afin d'enlever la plus forte partie de cambouis, étendre une couche de beurre sur cette tache, frotter dans les mains, savonner à l'eau chaude dans laquelle on aura mis un peu de potasse. Rincer.

Pour nettoyer les éponges il faut les faire tremper pendant quelques heures dans une eau très salée. Il est utile de les tenir toujours dans des filets pour que l'air puisse circuler.

JEU DE BILLARD

Les parties de billard sont en pleine activité ; rien ne stimule les amateurs comme ces belles séances que les maîtres offrent, en cette saison, à une clientèle de plus en plus nombreuse. Après son match avec Piot, l'invincible Vigneaux a joué plusieurs soirs de suite au Café de la Marine à Paris ; il y a obtenu le succès accoutumé. Une très intéressante et longue partie se poursuivit à l'Académie de la rue Vivienne entre Dumans et Ubassy. Nous n'en connaissons pas le dernier résultat ; dimanche, Ubassy qui avait joué admirablement, se trouvait à 499 ; encore un point et il obtenait les honneurs de la journée. Dumans, lui, flânait avec 174 points de retard. Ces 174 points, il les a faits en une seule reprise et a été chaudement applaudi par toute l'assistance. Au moment où M. Piot se disposait à sortir pour aller donner à la baronne de R... sa leçon quotidienne, il nous donna un joli coup. Voici la chose :



Attaquer sa bille légèrement en dessous du centre et à droite. La rouge doit être frappée aux deux tiers de sa grosseur et par un coup de queue sec.

Très utile ce coup-là. Les amateurs de billard feront bien de le travailler ; il peut se présenter fréquemment dans une partie.

JEU DE DOMINOS

Le problème que nous avons publié le 19 mars dernier était celui-ci :

0	6	0	6	0	6	0	6
1	1	2	2	3	3	4	4

nous demandions quel avait été l'ordre au point de départ, la condition était d'obtenir ce résultat en quatre mouvements, deux des déplacés à la fois.

Un de nos lecteurs, M. Eugène Lacaille, a envoyé une solution exacte. Nous l'en félicitons.

La disposition primordiale était :

6	6	6	6	0	0	0	0
3	2	4	1	4	1	3	2

et les mouvements à exécuter se succèdent ainsi :

a	0	0	en tête à gauche.				
b	1	3	dans la solution de continuité.				
c	6	6					
d	4	1					
e	0	6					
f	3	3					
g	6	0					
h	1	2					

COMMENT S'HABILLER



No 1.—Toilette noire en faille et velours. No 2.—Toilette en ottoman.

No 1.—Toilette en faille noire, velours noir et jais. Jupe de velours semée de pampilles de jais. Tunique de faille écourtée du côté gauche et ouverte du côté droit. Une frange de jais garnit le bord de la tunique et les deux côtés de l'ouverture. Dos de tunique pouf très drapé. Corsage court fait en faille ouvert sur un corsage de velours avec manches longues. Ce corsage est semé de pampilles, parements plats en faille noire.

No. 2.—Toilette en ottoman mordoré et dentelle mordorée brodée plus clair. Passementerie assortie. Robe princesse en ottoman mordoré, ouverte devant sur un tablier et un plastron de dentelle mordorée, sur transparent plus clair. Une dentelle mordorée est posée sur le haut de la jupe en formant basque drapée; elle est arrêtée à la taille et au milieu des côtés par de beaux motifs de passementerie. Deux pattes d'ottoman arrêtent le plastron l'un au milieu du devant du corsage, l'autre à la ceinture en formant pointe devant. Une belle bande de passementerie garnit les entourures.

CHOSSES ET AUTRES

—Le nombre des assassins va toujours augmentant aux Etats-Unis. En 1882 il y en avait 1296 dont 92 ont été exécutés et 118 lynchés. En 1883 il y en avait 1573 et en 1884, 3.377.

—Parmi les curiosités du musée britannique on peut voir une perruque, qu'on a trouvée dans un temple à Thèbes, et qui, suppose-t-on était portée par un prêtre égyptien il y a 3,400 ans.

—Il reste encore quelques buffles dans les plaines du Dakota, mais ce noble animal aura bientôt disparu de l'Amérique du Nord. Les tentatives de croisage qu'on a faite entre les buffles et le bétail domestique n'ont encore abouti à rien.

—Il existe une loi en Suisse qui oblige tous les nouveaux mariés de planter des arbres peu après la cérémonie nuptiale. Les arbres qu'on est requis de planter le jour des noces sont le pin et le saule pleureur, et les jours de naissance, ce sont des bouleaux.

—L'augmentation de l'ivrognerie en Suisse a porté le gouvernement à une nouvelle expérimentation. Désormais l'autorité aura le monopole de la vente des spiritueux. Les distilleries passent leurs produits au gouvernement, qui a élevé le prix des boissons. Sur ce revenu il sera appliqué \$150,000 à la suppression de l'ivrognerie.

—La récente découverte d'une fleur mexicaine est une vraie merveille, si les rapports qu'on donne sont exacts. On dit qu'elle est blanche le matin, rouge le midi, et bleu la nuit, et qu'elle exhale des émanations de parfum seulement à la mie du jour. Elle croît sur un arbre de l'isthme de Tehuantepec.

—La bibliothèque la plus considérable du monde est la bibliothèque Nationale en France.

Elle fut fondée par Louis XIV. Elle contient 1,400,000 livres, 300,000 pamphlets, 175,000 manuscrits, 300,000 cartes géographiques, 150,000 médailles et pièces de monnaie, 1,300,000 gravures et 100,000 portraits.

—Mme Cleveland, épouse du Président des Etats-Unis, passe son temps pendant le carême à étudier le français. Elle considère que sa position exige qu'elle parle français. Son professeur dit que son élève fait de rapides progrès et sera capable de tenir une conversation en français lors de la prochaine saison des réceptions.

—Le docteur X... a la prétention de traiter ses malades en huit jours. Un pharmacien lettré lui a dédié le morceau suivant :

Lundi, je verrai le malade,
J'irai le saigner mardi.
Je prescrirai la limonade,
On le purgera mercredi,
Jeudi, je ferai ma visite;
Vendredi soir, il testera,
Samedi, nous irons plus vite...
Et dimanche, on l'entertera.

—Les mères qui désirent que leurs chers petits enfants fassent la joie du logis par leurs joues roses doivent veiller avec soin sur leur diète. Pour un enfant au-dessous de six ans, le meilleur déjeuner se compose de pain et de lait et de fruits bouillis ou frais; on peut faire de la variété en y substituant de la soupoune de farine d'avoine ou de blé-dinde, bien cuite. Au dîner, de la viande cuite de manière à conserver le jus naturel, mais sans sauce ni graisse, avec des légumes et un léger dessert; le souper doit se composer de pain et de lait ou leur équivalent. Toutes les pâtisseries riches, le pain chaud, le gras de viande, le thé, le café et les épices doivent être strictement éliminés. Le pain doit être cuit depuis au moins vingt-quatre heures.

LE COIN DES ENFANTS

L'OURS ET LE PAYSAN

CONTE FINNOIS

Un paysan labourait un champ au milieu d'une grande forêt. L'ours vint le trouver, le salua avec courtoisie et lui dit :

—Que fais-tu là ?

—Je laboure ce champ pour y semer du blé.

—Mais les animaux de la forêt viendront détruire ta plantation.

—Cela est malheureusement possible.

—Que me donneras-tu si je fais bonne garde autour de ton champ ?

—Que puis-je te donner ? Veux-tu la moitié de ma récolte ?

—Tope ! dit l'ours ; marché conclu.

Le paysan continua ses travaux et fit les semailles. L'ours veilla fidèlement sur la plantation. Quand le blé fut mûr, le paysan coupa les épis et laissa les tiges à moitié de leur longueur.

—Voici ta moitié.

L'ours gronda, murmura, mais le paysan lui rappela les termes du contrat passé avec lui. Maître Martin ne put nier l'engagement auquel il avait souscrit, et, se renfermant dans un majestueux silence, regagna la forêt natale à pas lents.

Le printemps succéda à l'hiver, et le paysan revint labourer son champ.

L'ours reparut, et se plaça près de lui.

—Que fais-tu là ?

—Je laboure ce champ pour y faire mes semailles.

—Mais les animaux de la forêt viendront détruire ta plantation.

—Cela est malheureusement possible.

—Que me donneras-tu si je fais bonne garde autour de ton champ ?

—Que puis-je te donner ?... Veux-tu la moitié de la récolte ?

—J'accepte, répondit l'ours ; mais cette fois, je veux la moitié supérieure.

—Tope ! répondit le paysan ; marché conclu.

Le paysan planta des betteraves, et, quand la saison de la récolte fut venue, il donna à l'ours la moitié supérieure... les feuilles.

L'ours éprouva une grande colère, et, avant de quitter son associé, il lui tint ce langage :

Je vois bien qu'il n'y a pas d'amitié possible avec les bipèdes : ils sont les plus faux et les plus malhonnêtes parmi les créatures qui vivent sur la terre.

J'ai fait ce que j'ai pu pour lier amitié avec cette race perverse... Qu'est-il arrivé ? C'est qu'on a exploité mes vertus... Désormais je serai l'ennemi de l'homme.

Et l'ours retourna dans la grande forêt. Il a tenu la parole qu'il s'était donnée... Tous les hommes n'en peuvent pas dire autant.

Et cela donne raison à l'ours.

La morale en action :

—Maman, dit Toto, j'ai fini mon gâteau ; Gustave a encore le sien tout entier ; faut-il lui dire de partager avec moi pour lui apprendre à avoir bon cœur, dis, maman ?

SOURD Un très intéressant livre de 80 pages sur la surdité, bruits dans la tête, etc., comment les guérir. Envoyez franco. Adresse : Nicholson, 177, Macdougall street, New-York.

INDENIABLE !



Pour se procurer ce qu'il faut pour une table et une chambre, il faut aller entièrement chez

L. DENEAU,

qui vend des porcelaines splendides et de qualité supérieure, à très grand

marché. Les services à dîner et à souper combinés, composés de 98 à 104 morceaux, sont des modèles d'art, par leurs dessins variés et leurs différentes nuances, et ces services sont détaillés aux prix du gros, vu que M. DENEAU est le représentant direct de nos plus grandes manufactures.

Une visite convaincra l'acheteur des avantages qu'offre cette ancienne maison.

2023, rue Notre-Dame, Montréal

SALON DE MODES

752, RUE SAINTE-CATHERINE



Chapeau de printemps

Mlle LEBLANC, autrefois de la rue Notre-Dame, est maintenant attachée au Salon de Modes de Mlle CHAMPAGNE, 752, rue Sainte-Catherine.

La renommée de Mlle Leblanc pour la coupe élégante et la confection parfaite des toilettes est assez connue pour nous dispenser de faire son éloge.

Au Salon de Modes de Mlle Champagne, on peut satisfaire les plus difficiles. On y trouve toujours les dernières nouveautés.

Une visite est sollicitée.

Mlle CHAMPAGNE

752, STE-CATHERINE

LOTÉRIE NATIONALE !

\$30,000.00

de prix seront tirés le

20 AVRIL

Prix du Billet : \$1.00
Pour obtenir, billets, informations etc., etc.

S'adresser au secrétaire.

S. E. LEFÈVRE,

No 19, rue St-Jacques

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 251.—CHARADE

Mon Premier et Second se trouvent en musique.
Mon Dernier aime fort la cuisine et l'Afrique.
Enfin mon Tout est une utile mécanique.

SOLUTIONS :

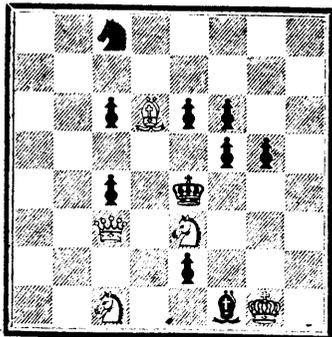
No 250.—Le mot est : Livre.

ONT DEVINÉ :

Mlle Blanche Brassard, Drummondville ;
Xavier et Arthur, L'Islet ; Mlle Elisa Legendre, P. LeBel, Mlle Clara Rodrigue, A. Lacasse, L. P. Lessard, Mlle Anna Blondeau, Mlle Séraphine Audet dit Lapointe, Québec ;
Emile Brosseau, Joseph Roy, E. Gentesse, A. L'Air, Mlle Lumina Cloutier, L. U. Renaud, Ivan et Sylvio, Montréal.

LES ÉCHECS

Par M. C. Plank, Londres
Noirs—10 pièces



BLANCS.—5 pièces

Les Blancs font mat en 3 coups

Solution du problème qui a paru le 26 mars

Blancs.	Noirs.
1 T 5e D	1 R 6e T
2 T pr. P, échec	2 P pr. T
3 C 6e C, échec et mat.	

Et autres variations.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL

Chester's Cure !

Pour la Toux Rhumes
L'Asthme Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc., etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

LA SEULE PLACE

Où tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Etant toujours sûr de pouvoir acheter à de ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléra de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rifie, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Diles Larivière.



Médaille d'or

T. R. BARBEAU

— COMME —

Marchand-Tailleur



Médaille d'argent

A sa réputation établie. Son département de Tweeds, Serges, etc., est sans égal. M. I. Dragon est le tailleur en chef. Allez-y une fois. et vous y retournerez souvent

1899 — RUE NOTRE - DAME — 1899

13126

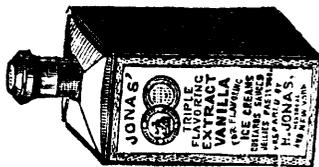
"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 — RUE SAINT-LAURENT — 18

MONTREAL



ETABLIE EN 1870

Les triples extraits culinaires concentrés de JONNAS.
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONNAS & CIE.,

10 — RUE DE BRESOLES — 10

(DANS LES DES SOEURS)

MONTREAL

LOTÉRIE NATIONALE !

\$30,000.00

De prix seront tirés le

20 AVRIL

Prix du billet - - - - - \$1.00
Pour obtenir billets, informations etc., etc.

S'adresser au secrétaire,
S. E. LEFEBVRE,
No 19, rue St-Jacques.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance de nos Marchandises des Fêtes

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

AU PUBLIC

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'au premier MAI prochain il déménagera au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce, beurre de premier choix et les fromages.

Un restaurant sera ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, vins français, etc.

J. A. GIARD,

36, RUE BONSECOURS, MONTREAL

\$100 DE RECOMPENSE

Aux personnes qui souffrent de la Dyspepsie et de toutes les incommodités de cette terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes sûrs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans les principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRERE, seuls agents pour la compagnie, 217, rue Sanguinet, Montréal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros Fanal

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

LABBÉE & CIE,

MARCHANDS DE

Ferronneries,
Peintures,
Huiles, Vernis, Vaimelles,
Verres, etc.

USTENSILES DE CUISINE, Etc,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES.

No. 82, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rifie, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifie.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25c) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRFD LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires, Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 9 avril 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

ELLE n'est plus de la première ni même de la seconde jeunesse, mais enfin elle n'a que soixante et dix ans... Elle est bien conservée, elle a de la fortune, n'engendre point de mélancolie et habite le premier étage du n° 24 de la place Royale... Ceci est con- signé dans le rapport écrit que j'aurai tout à l'heure l'honneur de vous remettre.

Babylas Samper, tout en parlant, déployait une large feuille de papier couverte de caractères me- nus et serrés, véritables pat- tes de mouche.

—Mme Amadis vit-elle seule? demanda vivement mistress Dick Thorn.

—Non, madame... Elle a dans son intérieur une per- sonne beaucoup plus jeune qu'elle...

—Qui se nomme?

—Esther Derieux.

—Vivante aussi!! mur- mura Claudia radieuse. En vérité, c'est avoir trop de chance!!

—Mais, poursuivit le che- valier Babylas, je dois ajou- ter que cette dame Derieux est folle...

—Folle!! répéta Claudia.

—Autant qu'on le puisse être, et depuis nombre d'an- nées...

—Et malgré cela, Mme Amadis la garde auprès d'elle?

—Oui, madame, et ne cesse de veiller sur elle avec une sollicitude extraordinaire.

—Extraordinaire en effet! reprit Claudia, qui, après un instant de silence, ajouta: Cette folie sera sans doute une entrave pour mes projets, mais il n'est guère d'obstacles qu'on ne puisse tourner... J'arriverai... Ensuite?...

—Je me suis occupé de M. le sénateur duc de la Tour- Vaudieu...

—Quoi de nouveau du côté de la rue Saint-Dominique?

—Rien, madame. Un sous- ordre placé par moi en sur- veillance auprès de l'hôtel n'a pas vu sortir M. le duc depuis deux jours...

—Et son fils?

—Plaide au palais le matin, car c'est sa tocade de plaider quoiqu'il soit millionnaire, et va le soir faire sa cour à sa fiancée, Mlle Isabeau de Lilliers...

—Vous m'avez dit, je crois, qu'il aimait cette jeune fille...

—C'est le bruit public...

—Quels sont les amis particuliers de M. Henry?

—Il n'en a qu'un seul très intime... un jeune médecin avec lequel il a fait ses études... La ca- maraderie de collège est devenue une amitié sé- rieuse...

—Comment s'appelle ce médecin?

—Le docteur Étienne Lorient.

—Où demeure-t-il?

—Je l'ignore.

—Il faut le savoir et me le dire.

—Je le saurai demain, madame.

—Après?

—Après, il n'y a rien... Là finit le rapport que j'ai l'honneur de remettre en vos mains.

Claudia prit le papier et le serra dans un tiroir du petit meuble d'ébène incrusté de cuivre et d'i- voire qui jouait un rôle au début de ce récit.

—Maintenant, dit-elle ensuite, réglons nos comptes. Combien vous dois-je?

Les comptes réglés, le chevalier Babylas Sam- per demanda:

—Madame n'a-t-elle aucun ordre à me donner?

—Non, mais j'ai une question à vous adresser... Vous connaissez toutes les ressources de Paris, n'est-ce pas?

—Sur le bout du doigt, oui, madame... Parisien jusqu'au bout des ongles...

—Je me propose de donner une petite fête dans une quinzaine de jours... Mes domestiques ne sont pas assez nombreux pour suffire au service... Je voudrais donc un maître d'hôtel et quelques valets de louage, mais des gens absolument sûrs... Pou- vez-vous me les procurer?

—D'autant plus facilement, madame, que plu-

—Au moment de ma grande soirée...

—Et du maître d'hôtel?

—Dès que vous l'aurez trouvé, amenez-le-moi, ou envoyez-le... Je vous répète qu'il me faut un homme absolument sûr, et que le plus tôt sera le mieux...

—Je crois pouvoir promettre à madame qu'elle sera satisfaite.

Le chevalier Babylas Samper prit congé, et se retira payé et content, bien décidé à mettre une note dans les *Petites Affiches*, ce qui simplifierait tout et lui éviterait la peine de chercher.

XXIII

Aussitôt que Claudia fut seule, une joie vive illu- mina sa physionomie mobile, qui prit une expres- sion triomphante.

—Allons, murmura t-elle, mon étoile brille! Es- ther Derieux, veuve de Sigismond duc de la Tour- Vaudieu, est vivante, c'est le principal... Elle sera dans mon jeu l'atout qui me fera gagner la partie!

Elle est folle... qu'importe? il me suffira de révéler son existence à Georges pour qu'il tremble devant moi!... Par elle je le tiendrai!! Elle est indiscutablement sa belle- sœur, je puis le prouver. Elle a le droit, (elle, ou la loi nom- mant un curateur chargé d'a- gir pour elle), de réclamer la fortune de feu son mari dont le testament est dans mes mains. Ah! je suis bien forte, je suis invulnérable!

Claudia réfléchit profondé- ment pendant quelques mi- nutes, puis elle reprit:

—L'essentiel à présent est de voir Georges... Si j'allais chez lui, je n'y serais pas re- çue... C'est chez moi qu'il faut qu'il vienne... C'est ici que je lui prouverai combien la chaîne qui nous lie l'un à l'autre est solide!... C'est ici que je lui dicterai mes volontés comme jadis, et qu'il obéira! La fête que je prépare aura lieu dans quinze jours... Il sera l'un de mes invités, sans savoir que mistress Dick Thorn n'est autre que Claudia Varni!... Je le mets au défi de décliner mon invitation... Il n'y songera même pas, tant sa curiosité sera mise en éveil. Et je veux voir aussi chez moi ce fils adoptif, cet Henry de la Tour-Vaudieu, cet avo- cat dont Paris s'occupe... J'ai des projets sur lui, de grands projets, qui se réaliseront! Je dispose de l'avenir car, grâce au passé, j'ai la force! J'en userai... J'en abuserai même au besoin!

Claudia sourit et passa dans son cabinet de toilette où sa femme de chambre l'attendait et où sa fille Olivia vint lui



Claudia sourit et passa dans son cabinet de toilette où sa femme de chambre l'attendait. —(Page 91, col. 3)

sieurs de mes amis s'occupent de placer des do- mestiques de bonne maison, d'une excellente ten- nue et d'une irréprochable moralité.

Claudia reprit:

—C'est du maître d'hôtel qu'il faut vous occu- per d'abord... Si, après expérience faite, il me con- venait, je l'attacherais à ma maison...

—Pour convenir à madame devrait-il se trou- ver dans certaines conditions particulières?

—Oui... Je voudrais que, tout en parlant le français de façon correcte, il sût un peu la langue anglaise... Assez du moins pour la comprendre et pour se faire comprendre...

—Cela n'est point une difficulté insurmontable. Je vais y songer dès aujourd'hui...

—Vous me ferez plaisir...

—A quelle époque madame aura-t-elle besoin des domestiques de supplément?

souhaiter le bonjour et l'embrasser.

—Aime-moi bien, mon enfant! lui dit elle en la serrant contre sa poitrine. Je n'aime que toi au monde, vois-tu!... Je pense à toi sans cesse, à ta fortune, à ton bonheur, et tu seras, je te le pro- mets, très riche et très heureuse!

* * *

René Moulin s'était réinstallé dans son logement de la place Royale, à la grande joie de Mme Biju qui avait repris chez lui son service de femme de ménage, interrompu par l'arrestation du mécani- cien.

Mais ce dernier sortait de chez lui le matin, pour n'y rentrer que le soir, consacrant à Berthe toutes ses journées.

Il n'avait adressé à la concierge aucune question au sujet de la folle du premier étage.

Le moment de se renseigner à cet égard ne lui semblait point venu. Il attendait, avant toutes choses, les explications de Jean-Jeudi.

De son côté Mme Biju, se souvenant des recommandations du mystérieux envoyé du parquet, n'avait eu garde de lui dire un seul mot au sujet d'Esther Derieux.

Il ignorait donc absolument que la protégée de Mme Amadis avait été enlevée à la suite d'une consultation des médecins aliénistes, et qu'elle se trouvait dans une maison de santé.

Le mécanicien et l'orpheline attendaient avec impatience la mise en liberté de Jean-Jeudi.

Deux fois René Moulin s'était rendu à Sainte-Pélagie pour le demander au parloir, mais le voleur émérite se trouvant toujours au cachot, il n'avait pu communiquer avec lui.

Les huit jours s'écoulèrent.

—C'est pour demain... dit Berthe à René qui répondit :

—Oui, mademoiselle... Demain, s'il plaît à Dieu, nous commencerons à savoir quel chemin il faut suivre pour arriver au but.

—J'ai hâte de connaître cet homme qui tient peut-être dans ses mains la réhabilitation de mon père...

—Voulez-vous le voir demain matin en même temps que moi ?

—Je le voudrais, mais est-ce possible ?

—Sans doute. Les levées d'écreu ont lieu à huit heures. Trouvez-vous à sept heures et demie à l'angle de la rue de la Clef... Je vous attendrai là et nous irons ensemble attendre la sortie de Sainte-Pélagie...

—La présence d'une jeune fille ne semblera-t-elle pas étrange ?

—En aucune façon... Peut-être supposera-t-on que vous êtes la sœur d'un détenu libéré, mais que vous importe ?

—C'est vrai... J'irai donc avec vous...

Le lendemain, à sept heures et demie précises, Berthe, en grand deuil et le visage caché par un voile noir très épais, rejoignit René Moulin à l'endroit indiqué.

Le mécanicien la conduisit à un petit café bien modeste situé juste en face de l'entrée de la prison, lui fit servir une tasse de café au lait, demanda pour lui-même un verre d'eau-de-vie et, à travers les vitrages de l'établissement, ne perdit pas des yeux la porte massive sur le seuil de laquelle il s'attendait à voir paraître d'une minute à l'autre Jean-Jeudi.

Huit heures sonnèrent.

La porte de la maison de prévention s'ouvrit.

Trois ou quatre hommes, que René reconnut, sortirent.

—Eh bien ? demanda vivement la jeune fille.

—Eh bien ! mademoiselle, rien encore...

—Mais ces hommes ?...

—Sont des employés de la prison et non des libérés.

L'attente continua.

La pendule du petit café indiquait huit heures vingt minutes.

Berthe trouvait le temps horriblement long.

René commençait à être inquiet par un retard qu'il ne s'expliquait pas.

La porte de Sainte-Pélagie s'ouvrit de nouveau et trois individus, de mine un peu plus que médiocre, en franchirent le seuil, portant chacun un petit paquet.

Deux de ces individus échangèrent des poignées de mains avec un groupe de personnages d'apparence au moins suspecte qui les attendaient dans la rue.

Le troisième se dirigea vers le café borgne.

René Moulin fronça le sourcil.

—Sont-ce des libérés, cette fois ? reprit Berthe.

—Oui, mademoiselle...

—Jean-Jeudi ?...

—Il n'a point paru... et la porte est refermée.

—Que se passe-t-il donc ? murmura l'orpheline.

—Je l'ignore, mais nous le saurons bientôt...

—Par qui ?

—Par cet homme... répliqua le mécanicien en désignant le troisième libéré qui venait d'entrer dans la salle de l'établissement et qui commanda une bouteille cachetée.

—C'est moi qui vous l'offre... dit René...

—Tiens, vous voilà, camarade !... fit le nouveau venu en s'asseyant à la table où on l'invitait... J'accepte votre politesse... à charge de revanche...

Il jeta un coup d'œil sur Berthe qui se sentit rougir sous son voile, et il continua :

—Par quel hasard êtes-vous ici ? Venez-vous attendre quelqu'un ?

—Oui... Quelqu'un que je suis bien surpris de ne pas avoir vu sortir avec vous...

—Qui ça, donc ?

—Jean-Jeudi.

Le libéré se mit à rire.

—Ah ! c'est Jean-Jeudi que vous attendez ! s'écria-t-il. Eh bien ! vous l'attendrez longtemps... il ne viendra pas...

Berthe frissonna.

René sentit redoubler son inquiétude.

—Il ne viendra pas ?... répéta-t-il. Pourquoi ?

—Parce qu'il n'est plus à Sainte-Pélagie...

—Où donc est-il ?

—A la Conciergerie.

—Je vous entends, mais je ne peux pas vous croire !... Comment Jean-Jeudi, qui n'était condamné qu'à huit jours et dont la peine finissait ce matin, se trouve-t-il à la Conciergerie ?...

—Vous m'en demandez beaucoup trop long, camarade... Voilà tout ce que je sais : Hier matin il est sorti du cachot où il était enfermé depuis son jugement pour s'être grisé à la Souricière et rébellionné contre les surveillants... A dix heures il a été appelé avec les détenus qu'on menait à l'instruction, et n'est pas revenu.

—A l'instruction ! Serait-il donc impliqué dans une nouvelle affaire ?

—Je n'en sais rien... Ça se peut bien, et ça ne m'étonnerait pas. C'est un gaillard, vous savez, Jean-Jeudi, qui en a long sur la conscience !... Un vrai cheval de retour, quoi !... Méfiez-vous, et prenez vos précautions si vous travaillez avec lui.

Berthe, malgré son inexpérience de la vie, comprit le sens de ce mot *travailler* dit par un pareil homme, et frissonna de tout son corps.

René Moulin fit bonne contenance.

—Merci du renseignement... dit-il, j'ouvrirai l'œil... Au revoir, camarade...

—Vous accepterez bien une bouteille... C'est à mon tour de l'offrir...

—Non, merci, ce sera pour une autre fois... Je suis un peu pressé ce matin...

—A votre aise, et bonne chance je vous souhaite...

Le mécanicien solda la dépense et sortit du petit café avec Berthe.

—Comment expliquez-vous cette nouvelle déception ? lui demanda la jeune fille.

—Je ne l'explique pas du tout, et je ne vois qu'un parti à prendre...

—Lequel ?

—D'aller tout droit à la Conciergerie et de m'informer si Jean-Jeudi est véritablement compromis dans une nouvelle affaire.

—L'homme que nous quittons parlait de lui comme d'un bandit de la pire espèce. Et c'est à un pareil misérable que vous accorderez votre confiance ? Vous ferez de lui notre allié ?...

XXIV

—Eh ! mademoiselle, répliqua René, nous n'avons ni le choix des alliés, ni celui des moyens d'action ; il ne faut point dédaigner ceux, quels qu'ils soient, que le hasard nous offre. Réfléchissez, il en est temps encore... Si votre cœur se soulève de dégoût à de certains contacts, si vos pieds n'ont pas le courage d'effleurer la fange des terribles milieux où nous devons passer, des chemins effrayants que nous aurons à suivre, il faut me laisser agir seul... Songez, si vous persévérez, qu'il vous faudra vous assoir à côté de ce bandit, prendre la main qu'il vous tendra, écouter ses grossiers propos, ses beaux plans de vol et de meurtre... Je crains que ce ne soit au-dessus de vos forces... Moi je n'hésiterai devant rien, parce que je me suis juré d'arriver à mon but et de rendre l'honneur au nom que vous portez... Mais je comprends que pour une jeune fille la tâche est lourde, le fardeau trop écrasant... Donc je vous le répète encore, il est temps de vous arrêter si vous devez défaillir en route !...

—Non, monsieur René, je ne défaillirai pas !

répondit Berthe avec résolution. Il faut me pardonner un premier mouvement de dégoût involontaire... Je ne me séparerai point de vous... Où vous irez, j'irai, et je suivrai d'un pas ferme les chemins où vous passerez vous-même ! Pour accomplir avec vous la tâche sainte que nous avons entreprise, nul scrupule ne peut m'arrêter ! Je braverai le mépris lui-même ! L'estime du monde me reviendra quand j'aurai réhabilité la mémoire de mon père !

En prononçant ces dernières paroles Berthe pensait à Etienne Loriot qui l'avait injustement soupçonnée, qui la croyait coupable et qui la méprisait...

Un nuage passa sur son doux visage. Une larme vint à ses paupières.

Ce fut l'affaire de moins d'une seconde et toute trace d'émotion disparut.

—Où allons-nous ? reprit l'orpheline.

—A la Conciergerie. Prenons une voiture... Berthe sourit.

—Vous êtes un prodigue ! répliqua-t-elle. A quoi bon d'inutiles dépenses ? je suis forte et je marche bien... Allons à pied.

Ils marchèrent côte à côte, rapidement et silencieusement, et ne tardèrent pas à arriver.

—Attendez-moi en vous promenant sur le quai, dit René à sa compagne, je vais questionner.

—Allez donc, et tâchez de m'apporter une nouvelle rassurante.

Puis la jeune fille s'accouda sur le parapet du quai, tandis que le mécanicien franchissait le seuil de la cour du dépôt.

René frappa discrètement à la porte barrée de fer.

Un guichet s'ouvrit.

—Que voulez-vous ? demanda le gardien de service.

—Vous priez, monsieur, de vouloir bien me donner un renseignement.

—Quel renseignement ?

—Tout à l'heure je suis allé à Sainte-Pélagie pour attendre un détenu qui devait sortir ce matin, ayant fini son temps... Là j'ai appris que ce détenu avait été amené ici, hier, et qu'il y était resté.

—Eh bien ?

—Eh bien ! monsieur, je désirerais savoir si ce détenu est impliqué dans une nouvelle affaire ?

—Comment le nommez-vous ?

—Jean-Jeudi.

Le gardien fit la grimace.

—Jean-Jeudi ! répéta-t-il. Ah ! ah ! c'est un paroissien, ce gaillard-là ! Il a été conduit ici pour répondre aux questions du directeur qui voulait l'interroger au sujet du bel état dans lequel il s'est mis à la Souricière il y a huit jours...

Le directeur de Sainte-Pélagie a porté plainte... Le cantinier et un surveillant vont probablement perdre leur place à propos de ce coco-là !

—Qu'avait-il fait ? demanda René qui jugea bon de feindre une complète ignorance.

—Il s'était grisé comme la bourrique à Robespierre !...

—Pourriez-vous me dire où il est ?

—Il est en liberté depuis deux heures...

—Merci, monsieur.

René Moulin salua et rejoignit Berthe sur le quai.

—Avez-vous appris quelque chose ? lui demanda la jeune fille.

—Bah ! mademoiselle, nous n'avons guère de chance !

—Jean-Jeudi est emprisonné de nouveau ?

—Au contraire, et mieux vaudrait qu'il le fût. Il est en liberté...

—N'est-ce donc pas ce que nous désirons ?

—Sans doute, mais dans des conditions différentes ! Le moyen de le trouver maintenant ?

—Ignorez-vous son adresse ?

—Est-ce que ces gens-là demeurent quelque part ?

—Ne lui aviez-vous pas donné la vôtre ?

—Non ! Pouvais-je prévoir qu'il serait conduit à la Conciergerie ? Il nous échappe ! Ah ! si j'avais su !

—Que faire ? murmura Berthe tristement.

—Ne point se décourager et prendre patience. Jean-Jeudi doit hanter les endroits suspects tels que celui où j'ai fait sa connaissance à Bati

gnolles... Je les parcourrai l'un après l'autre et je finirai bien par retrouver notre homme... Allons déjeuner, mademoiselle, et ensuite je me mettrai en quête...

Une demi-heure après ces paroles échangées, le mécanicien et l'orpheline arrivaient à la rue Notre-Dames-des-Champs.

Comme ils passaient devant la loge la concierge les arrêta.

Vous avez quelque chose pour moi ? demanda Berthe.

—Oui, mademoiselle, une lettre... C'est bien pour vous puisqu'elle porte l'adresse de votre défunte mère...

Et elle tendit à la jeune fille une lettre pliée grossièrement, fermée avec un pain à cacheter, et dont la suscription était presque illisible.

—Ça n'est pas venu par la poste... ajouta-t-elle. Ça a été apporté il y a peut-être une heure par un individu si maigre que ça faisait pitié... Il ne doit pas manger souvent à sa suffisance, celui-là !

René eut un pressentiment.

—Ce doit être Jean-Jeudi... pensa-t-il.

C'était bien en effet Jean-Jeudi.

Le mécanicien en eut la preuve lorsque Berthe, une fois dans son logement rompit le cachet et lut à haute voix les lignes suivantes, dont nous ne reproduirons point l'orthographe fantaisiste :

Madame Monestier.

Vous devez savoir l'adresse de M. René Moulin. Auriez-vous la complaisance de lui faire savoir le plus tôt possible, c'est-à-dire autant que ça pourra tout de suite, qu'un camarade qu'il comptait voir ce matin rue de la Clef l'attend ce soir, à dix heures, aux *Barreaux-Verts*, rue de la Gaité, à Montparnasse. C'est très important. J'ai bien l'avantage de vous saluer.

P.-S.—S'il ne me trouve pas tout de suite, il me demandera Monsieur Jean.

—Point de signature, dit René, mais le contenu de la lettre et l'allusion à la rue de la Clef ne peuvent laisser l'ombre d'un doute... Le camarade en question est parfaitement Jean-Jeudi... J'irai ce soir au rendez-vous qu'il me donne...

—Je vous y accompagnerai... répliqua Berthe.

—Cette maison est plus que suspecte !

—Qu'importe ? le but que nous poursuivons justifie toutes les démarches... D'ailleurs, avec vous, je ne crains rien...

—Et vous avez raison...

—Mais, poursuivit la jeune fille, comment cet homme savait-il que vous connaissiez ma mère, et qui lui a donné l'adresse de cette demeure ?

—C'est tout simple... Jean-Jeudi avait été l'intermédiaire entre moi et Ugène, ce brave marchand de contremarques qui s'est chargé d'apporter ma lettre à Mme Monestier... Jean-Jeudi aura retenu l'adresse.

Cette explication, avons-nous besoin de le dire ? était de tout point conforme à la vérité.

Jean-Jeudi, en sortant de prison, avait pensé tout aussitôt à René Moulin.

Il ne se souvenait pas qu'étant ivre il avait confié la moitié de son secret à son compagnon de captivité, mais nous savons que, reconnaissant de ses bons procédés à son égard, il comptait l'associer à sa tentative de vengeance et de chantage, et lui faire une part très ample sur les sommes considérables que ce chantage ne manquerait pas de produire.

Aussitôt libre il se demanda comment il retrouverait son associé futur, et il devint fort perplexe en se répondant qu'il n'en savait absolument rien.

Par bonheur il se souvint tout à coup du nom de Mme Monestier écrit sur la lettre confiée par René à Ugène.

—S'il ne demeure pas là, se dit-il, on doit au moins savoir où il perche... on lui fera ma commission...

En conséquence Jean-Jeudi entra chez un marchand de vin, se fit servir à boire, écrivit les quelques lignes que nous connaissons, et alla déposer sa missive chez la concierge de la rue Notre-Dame-des-Champs.

De là il se rendit rue des Vinaigriers, où nous savons qu'il avait son logement auquel il tenait beaucoup.

Une violente contrariété l'attendait.

Le portier, fidèle interprète des volontés du propriétaire qui ne voulait pas de gens suspects dans sa maison, lui signifia qu'il fallait déloger dans les quarante-huit heures.

Ceci était absolument illégal, mais le bandit n'était point en situation de se défendre contre les abus de pouvoir du propriétaire.

En conséquence il se contenta de répondre :

—C'est bon... Dès demain j'enlèverai mes meubles...

Et il se mit en quête d'un nouveau logement.

Il pestait d'autant plus qu'en ce moment son unique fortune consistait en la pièce de vingt francs donnée par René Moulin, que son séjour au cachot lui avait fait conserver intacte, bien malgré lui, mais il ne voulait pas vendre ses meubles.

Jean-Jeudi s'était dirigé vers Belleville.

Il monta la rue Rébeval, cherchant une chambre à louer pour sortir d'embaras.

La rue Rébeval est coupée de petites rues qui viennent aboutir aujourd'hui au boulevard Puebla, et qui donnaient alors sur les terrains vagues des Buttes-Chaumont.

XXV

Jean-Jeudi parcourut toutes ces rues dont les maisons, où plutôt les bicoques, n'étaient bâties que de vieux bois et de crépissage.

Dans la rue Lauzun il s'arrêta devant un écriteau portant cette indication :

PETIT LOGEMENT A LOUER DE SUITE

Il pénétra dans une vaste cour.

À droite de cette cour s'élevait un corps de bâtiment haut de deux étages.

À gauche, on ne voyait que des hangars vides, adossés à un grand mur.

Derrière ce mur se trouvaient les terrains glaiseux des buttes.

Jean-Jeudi entra chez la concierge avec des manières d'homme du monde cherchant un hôtel dans le quartier Monceau.

—Vous avez un rez-de-chaussée à louer ? lui demanda-t-il...

—Oui, monsieur...

—Voulez-vous me le montrer ?

—C'est mon devoir, monsieur, et ce sera mon plaisir.

Puis ce concierge aimable sortit, après avoir pris deux clefs pendues à un crochet près de la cage de son sansonnet.

—C'est au fond de la cour, dit-elle, et même il y a une autre entrée sur la cité Rébeval.

—Bien... Conduisez-moi, s'il vous plaît...

Le rez-de-chaussée en question formait un corps de bâtiment minuscule, construit en briques et en plâtres et dissimulé derrière les hangars.

La concierge ouvrit la porte et entra la première.

Deux pièces constituaient le logement.

La seconde donnait sur une petite cour. Le mur de cette cour était percé d'une porte établissant la communication avec la cité Rébeval.

C'était propre, étant presque neuf, mais l'humidité suintait partout.

—Combien ça ? demanda Jean-Jeudi.

—Trois cent francs.

—Fichtre ! c'est cher !

—Dernier prix... Inutile de marchander...

—Paye-t-on un terme d'avance ?

—Non, quand on a des meubles pour répondre de la location... Avez-vous des meubles ?

—Si j'ai des meubles ! s'écria le bandit d'un ton majestueux. Ah ça ! est-ce que vous me prenez pour un va-nu-pieds !

—Alors le propriétaire n'exigea rien.

—Dans ce cas, je loue... Voici cinq francs de denier à Dieu.

—Grand merci, monsieur... Quand emménagez-vous ?...

—Ce soir ou demain matin, mais ce sera je crois plutôt demain que ce soir...

—À votre aise, et quand vous voudrez puisque c'est libre... A propos, monsieur, comment vous appelez-vous ?

Jean-Jeudi donna le premier nom qui lui vint à l'esprit, et se retira en se disant :

—Je n'ai pas assez d'argent pour déménager aujourd'hui... René me prêtera ce soir une cinquantaine de francs remboursable après l'affaire.

Tout en flânant, et en réfléchissant au passé et à l'avenir, Jean-Jeudi prit à travers Paris le chemin de la barrière Montparnasse.

Il allait aux *Barreaux-Verts*, espérant y ren-

contrer d'anciennes connaissances et tuer le temps en attendant René Moulin.

Le café-restaurant des *Barreaux-Verts*, rue de la Gaité, était un établissement célèbre que la pioche des démolisseurs vient d'abattre, sans égard pour les acacias séculaires ombrageant sa vaste cour garnie de tables et de bancs où venait s'asseoir toute une population de buveurs, population singulièrement mêlée, nous devons le dire, et qui n'était pas toujours le dessus du panier.

Nombre de repris de justice y coudoyaient les bons bourgeois et les ouvriers honnêtes.

Une maison à deux étages occupait le fond de cette cour, fermée par un mur à hauteur d'appui sur lequel s'appuyait une balustrade de barreaux de bois carrés et peints en vert pâle.

De là le nom de l'établissement.

Les grands salons du premier étage étaient réservés aux repas de noces, aux banquets de corporations.

Souvent aussi, à la sortie du cimetière où l'on venait d'assister à l'enterrement d'un parent ou d'un ami, on s'y donnait rendez-vous pour manger de bon appétit et sans la moindre mélancolie un morceau de fromage de Brie et quelques douzaines d'escargots, arrosés de vin de Suresnes, et parler du défunt, dont on faisait l'éloge au début, et dont on finissait généralement par dire énormément de mal.

Les buveurs de toutes les catégories se réunissaient au rez-de-chaussée.

Là se trouvait une vaste salle, d'autres plus petites et des cabinets, tout cela propre et bien tenu, mais trop souvent ensanglantés par des rixes dont le dernier mot se disait à coups de couteaux.

Les forçats libérés ou en rupture de ban, les jeunes *voyous* apprentis voleurs et futurs assassins, les Gille et les Abadie de l'avenir fréquentaient les *Barreaux-Verts*.

C'est dans un pareil lieu que René Moulin, accompagné de Berthe Leroyer, devait venir chercher Jean-Jeudi.

Ce dernier, ainsi qu'il y comptait d'ailleurs, retrouva là de vieux camarades ; aussi fut-il bien vite installé à une des tables, la pipe aux dents et le verre à la main.

Quelqu'un proposa une partie de cartes. Jean-Jeudi était joueur, il accepta.

À neuf heures du soir, toujours jouant et toujours buvant, il commença à se sentir la tête échauffée.

Il se leva en jetant les cartes sur la table.

—Tu fais charlemagne ! s'écria l'un de ses adversaires.

—Oui, en perdant cent sous...

—Vrai ?

—Parole !

—Eh bien ! continue, tu les rattraperas...

—Ou je perdrai dix francs, merci !...

—Alors, demande un autre litre...

—Pas davantage... J'ai des affaires ce soir...

un rendez-vous de grande conséquence... Il me faut tout mon sang-froid...

—A ton aise.

Jean-Jeudi se fit servir un dîner succinct et, quand l'horloge de l'établissement marqua dix heures moins un quart, il se dirigea vers la première salle du rez-de-chaussée...

Le patron trônait derrière son comptoir d'étain luisant, le bonnet grec incliné sur l'oreille et le tablier retroussé crânement sur son abdomen rebondi.

Le voleur émérite paya sa dépense et dit :

—Avez-vous un cabinet libre ?

—Ils le sont tous...

—Eh bien ! je prendrai celui que voilà...

—Le n° 3 ?

—Oui... Vers dix heures, on viendra probablement me demander... Vous indiquerez le numéro.

—Très bien... Qui demandera-t-on ?

—Monsieur Jean...

—Suffit... Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?...

—Un petit punch au cognac...

Le patron commanda un punch, et Jean-Jeudi s'installa dans le cabinet, pièce étroite munie simplement d'une table de bois blanc et d'une demi-douzaine de tabourets.

Un bec de gaz que le garçon alluma éclairait faiblement cet intérieur où le confort cher aux Anglais brillait par son absence.

Le vieux voleur se laissa lourdement tomber sur un tabouret et il attendit.

Au moment où sonnaient dix heures René Moulin, ayant Berthe à son bras, franchissait le seuil de la grande salle bondée en ce moment de buveurs des deux sexes.

L'âcre fumée des pipes juteuses et des cigares de mauvaise qualité noyait les feux du gaz dans un épais brouillard, rendait l'atmosphère irrespirable et, se mêlant aux parfums suspects du vin chaud et des alcools frelatés, soulevait le cœur.

Berthe, saisie d'un immense dégoût et d'un involontaire effroi, s'arrêta.

René sentit le bras de la jeune fille trembler sur le sien.

Il se pencha vers elle.

—Courage... lui dit-il à voix basse, c'est vous qui avez voulu venir, et maintenant il n'est plus temps de reculer.

—Est-ce qu'il faudra nous asseoir à l'une de ces tables ? au milieu de tout ce monde ? balbutia l'orpheline.

—Non... Lorsque nous aurons trouvé notre homme, nous l'emmènerons hors d'ici...

—Hâtous-nous donc, je vous en supplie.

—Est-ce que vous avez peur ?...

—Oui, répondit-elle, j'ai peur et j'ai honte...

—Vous n'avez rien à craindre, mademoiselle, vous le savez bien, puisque je suis avec vous... D'ailleurs, ici du moins, les gens qui nous entourent ne sont pas dangereux... Rassurez-vous donc et parcourons cette salle... Nous trouverons sans doute Jean-Jeudi à l'une de ces tables.

Berthe, se cramponnant au bras du mécanicien, car malgré son énergie morale ses jambes faiblissaient, le suivit, les yeux baissés et les oreilles pleines de bourdonnements.

René se glissait au milieu des rangées de buveurs.

Il ne voyait point celui qu'il désirait tant rencontrer, et il commençait à éprouver quelque inquiétude.

De la grande salle il passa dans les petites. Mais là encore il se trouva désappointé.

—Peut-être n'est-il pas encore venu... dit Berthe. Sortons... Nous l'attendrons dehors.

Ils se dirigèrent vers la porte de sortie.

Sur leur passage ils rencontrèrent le patron qui, leur voyant l'air déçu et soucieux, demanda :

—Cherchiez-vous quelqu'un, par hasard, monsieur et madame ?...

—En effet... dit René.

—Et, peut-on savoir qui ?

Le mécanicien se souvint aussitôt du post-scriptum de la lettre du voleur émérite.

—Monsieur Jean... répondit-il.

—Très bien... Il vous attend dans un cabinet en compagnie d'un petit punch au cognac...

—Par où faut-il passer pour aller le rejoindre, je vous prie ?

—Je vais vous faire conduire...

XXVI

Le maître de l'établissement appela un de ses garçons et lui dit :

—Menez monsieur et madame au numéro 3...

Le garçon précéda nos deux personnages et ouvrit la porte.

Jean-Jeudi leva vivement la tête, et fronça le sourcil en s'apercevant que René n'était pas seul.

Le mécanicien le vit à merveille, mais n'eut pas l'air de le remarquer, et s'écria :

—Nous vous trouvons enfin, camarade, mais ce n'est pas sans peine!... Nous allions sortir sans vous avoir rejoint quand le patron nous a renseignés.

—Ah ça ! vous n'aviez donc pas lu le dernier mot de ma *babillarde* ?...

—Si, mais votre recommandation m'était sortie de la tête.

—Enfin, puisque vous voilà, c'est bon... Qu'est-ce que vous voulez prendre ?

René lança un regard à Berthe pour la supplier de ne point laisser voir son dégoût et d'accepter.

La jeune fille comprit à merveille et répondit :

—Ce que prend monsieur...

Jean-Jeudi se leva, ouvrit la porte et cria de toutes ses forces, afin de dominer le tumulte des grandes salles :

—Punch au cognac au 3, pour trois !

—Servez ! boum !! répondit une voix sonore, ni plus ni moins que dans les cafés du Palais-Royal. Quelques secondes s'écoulèrent.

Jean-Jeudi ne disait rien.

Il semblait préoccupé, fronçait le sourcil de plus belle, et il regardait Berthe en dessous.

Son attitude glaciale inquiéta René Moulin.

—Ah ça ! camarade, lui demanda-t-il, qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez l'air tout je ne sais comment... Est-ce que quelque chose vous chiffonne ?

Moi qui étais si content de vous revoir...

—Je le suis pareillement, rapport à vous... répliqua Jean-Jeudi.

Puis, sans transition, il demanda :

—Est-ce que madame est de vos parentes ?

—Non, mademoiselle n'est pas ma parente, répondit René Moulin à la question de Jean-Jeudi, mais c'est une amie, et une vraie, sur laquelle je peux compter absolument... Il ne faut donc pas que sa présence vous empêche de me parler à cœur ouvert...

Le vieux bandit se gratta l'oreille.

—C'est que, voyez-vous, murmura-t-il, quand on doit causer d'affaires sérieuses, et qu'il y a là du beau sexe, j'aime pas bien ça...

—Eh ! monsieur, répliqua vivement l'orpheline, comprenant qu'il fallait s'attirer les sympathies du voleur émérite et gagner sa confiance, ne voyez point en moi une femme, mais le camarade de René, un autre lui-même, prêt à tout pour lui obéir, et capable de tout oser...

—Capable de tout oser ?... répéta Jean-Jeudi.

—Tout, oui, monsieur...

—Vous nous servirez donc au besoin ?...

—Comme un homme, et peut-être mieux qu'un homme... Les femmes peuvent d'autant plus de choses que l'on ne se défie pas d'elles...

—C'est vrai, tout de même... Les femmes, c'est malin ! ça mettrait le diable dans un sac et ça irait le vendre au marché ! Bref, vous savez de quoi il retourne ?

—René m'en a dit quelques mots...

—Sans doute, appuya le mécanicien, et je vous affirme qu'elle peut nous être bigrement utile... elle est de bon conseil...

—Eh bien ! nous verrons ça tout à l'heure... Attendons qu'on nous ait servi le punch au cognac... J'en ai goûté un échantillon... Il n'est pas mauvais...

—A propos, reprit René, je suis allé vous attendre ce matin, rue de la Clef, à la sortie...

—Je m'en suis douté... Vous avez fait chou-blanc... J'étais à la Préfecture...

—On me l'a dit... J'y ai couru vous venez de partir... Il paraît que le cantinier de la Souricière et un gardien vont être cassés aux gages à cause de vous...

—Tant pis pour eux ! Je ne m'intéresse guère à ces animaux-là, mais le fait est que j'avais un rude plumet, n'est-ce pas ?

—Assez joli...

—Et j'ai blagué hein ?

—Vous aviez la langue bien pendue...

—Et j'ai dit des bêtises ?

—Nullement ; vous disiez au contraire des choses si intéressantes que j'attendais avec impatience le moment de vous revoir et de reprendre l'entretien...

—Qu'est-ce que je dégoisais donc ? demanda Jean-Jeudi avec inquiétude.

—Vous parliez de la nuit du 24 septembre 1837, de la place de la Concorde, du Pont-Tournant... du pont de Neuilly...

—Une sourdine à ton grelot... fit vivement le vieux bandit. Voici du monde.

Le garçon entra, apportant un bol de cuivre bosselé et désargenté rempli de punch flamboyant qu'il plaça sur la table avec des verres en demandant :

—Vous faut-il autre chose ?

—Pas pour le quart d'heure, mon fiston... répliqua le bandit. On t'appellera en temps utile... Tourne-nous les talons.

Le garçon se retira.

Jean-Jeudi fit flamber le liquide et remplit les verres.

—Allons, comme ça, dit-il en trinquant successivement avec Berthe et René, vous êtes du métier, ma poulette ?

L'orpheline le regarda sans comprendre.

—Oui, parbleu, se hâta de répondre le mécanicien, elle en est, et joliment rusée, je vous en fiche mon billet...

—Et, sans doute, poursuivit le voleur émérite, reprenant ses habitudes de tutoiement, elle voudrait toucher un petit dividende dans la grosse affaire à laquelle j'ai promis de l'associer ?

—Non, répliqua René, ce ne serait pas juste... nous étions deux, vous et moi, nous resterons deux...

—Alors, pourquoi travaillera-t-elle ?...

—Pour m'obliger donc, et pour nous rendre service... D'ailleurs ma part sera la sienne... D'après ce que vous m'avez dit, il s'agit d'un fort coup qui doit nous enrichir. Si je suis riche, elle sera riche, et ça viendra bien à propos, car les eaux commencent à être bigrement basses... Mes goussets se vident.

—Eh bien ! nous les regarnirons ! répondit Jean-Jeudi. J'ai promis et je n'ai qu'une parole... chose promise... chose due... et puis tu as été pour moi un bon camarade... Ta bourse était la mienne à Sainte-Pélagie et, si tu n'avais pas payé mon avocat, je serais peut-être au clou pour deux ans comme ce gredin de Fil-en-Quatre !... Je te rembourserai tout ça... Seulement je dois te prévenir que pour commencer l'attaque il faudra quelques sous, et que je suis à sec...

—Le peu qui me reste est à votre disposition... répliqua René.

—Je n'ai pas d'argent, moi, ajouta Berthe avec chaleur, mais j'offre mon temps, mon adresse, mon énergie, et je ne les marchanderai pas !

—Jean-Jeudi regarda l'orpheline en souriant et lui mit paternellement la main sur l'épaule.

—Saperlipotte ! s'écria-t-il. Elle va bien, la poulette ! Elle a du sang ! Elle me botte ! Ça doit être une rude gaillarde malgré son air mignon !

—C'est mon élève... dit René, et je m'en vante !

En sentant la main du voleur toucher son épaule la jeune fille tressaillit et devint successivement rouge de honte et pâle de colère, mais elle imposa silence à l'orage qui grondait en elle.

Ce fut donc d'une voix presque ferme qu'elle articula ces mots :

—Oui, je suis son élève et je lui fais honneur, vous verrez...

—Cré nom ! fit le bandit chez qui l'enthousiasme succédait à la défiance, je crois que ça sera un vrai plaisir de travailler avec vous !

—Nous disons donc, reprit René, qu'il s'agit d'une affaire devant rapporter de gros profits ?...

—Énormes...

—Combien ?

—Tout ce qu'on voudra...

—Tout ce qu'on voudra !... répéta le mécanicien.

—Oui.

—C'est trop vague... J'aimerais mieux un chiffre... au moins comme ça on sait où l'on va.

—Où l'on va ? je vais vous le dire, répliqua Jean-Jeudi d'une voix sourde après avoir avalé coup sur coup trois verres de punch... Figurez-vous que je tiens dans mes mains l'honneur de deux personnes, de deux misérables qui ont voulu me tuer... Figurez-vous que ces misérables sont riches... riches à millions, vous m'entendez bien... et que j'attends la vengeance depuis vingt ans, et que je compte, si vous m'aidez, rattraper la meilleure part de ces millions qu'ils ont volés !

—Une affaire de chantage, bravo !... dit René avec conviction. Ce sont les meilleures ! En prison vous m'avez déjà fait une ouverture à ce sujet. Ça me va beaucoup...

—Et à moi donc !... appuya Berthe jouant son rôle avec une crânerie superbe.

—Le temps a dû vous paraître long, depuis vingt ans ! reprit le mécanicien.

—Ah ! je t'en réponds ! Ma haine et mes projets datent de 1837.

L'orpheline frissonna en répétant :

—Dix-huit cent trente-sept à quelle époque de l'année ?...

—Au mois de septembre...

—Et l'affaire, où se passait-elle ?

—A la place de la Concorde d'abord, près du Pont-Tournant... Par une soirée sombre et pluvieuse une femme et deux hommes attendaient...

Berthe regarda Jean-Jeudi dans les yeux.